

Images du monde et voyageurs sédentaires

Gilles Perron

Numéro 138, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55469ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, G. (2005). Compte rendu de [Images du monde et voyageurs sédentaires]. *Québec français*, (138), 98–99.

Images du monde et voyageurs sédentaires

>>> GILLES PERRON

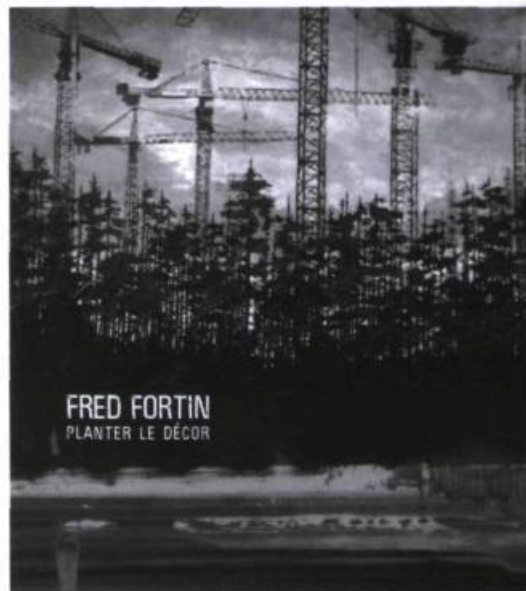
Carnets de bord Bernard Lavilliers Barclay, 2004

Bernard Lavilliers, depuis bientôt quarante ans, construit son propre mythe : voyageur au long cours, baroudeur, révolutionnaire chantant, il raconte des histoires qui tendent à faire se confondre les fictions chantées avec un réel auquel il aime bien croire qu'il appartient. Femmes fatales des terres du sud ou mères désespérées par la violence masculine, hommes qui sont héros ou victimes dans un monde où règnent l'intolérance et la haine, les personnages de Lavilliers évoluent sur un fond musical venu plus que jamais du sud. Lavilliers est un musicien accompli, maître de ses effets, sachant faire vivre comme personne son univers poétique dans le paradoxe de la gravité du contenu plaqué sur des musiques rassurantes. On trouve sur ce dernier disque tout son univers familier (New York, le Sud, les marins, les femmes) et ses dénonciations habituelles (la violence, le racisme, etc.). Le citoyen du monde qu'il souhaite être nous offre même des duos magnifiques : l'espagnol à la voix grave de Cesaria Evoria sur « Elle chante », le français à l'accent africain de Tiken Jah Fakoly sur « Question de peau » ou le portugais du nord du Brésil de Rita Araujo de Macedo sur « Marin » ajoutent beaucoup à la couleur des chansons de Lavilliers. Avec ses *Carnets de bord*, il nous offre une sorte de synthèse de son univers, mais surtout, un excellent disque qui répare par la musique les brisures du monde dans lequel nous vivons.



Planter le décor Fred Fortin C4, 2004

C'est par son côté brut, associé à une intégrité indéfectible que Fred Fortin, après un premier disque où la longueur de son nom attirait l'attention presque autant que l'originalité de sa couleur musicale, a pris sa place dans l'univers québécois de la chanson rock alternative. Son quatrième disque, *Planter le décor*, produit sous sa propre étiquette pour préserver cette indépendance à laquelle il tient, est de la même veine, bien que de l'avis de plusieurs, il soit devenu plus accessible. Peu lui importe : il continue d'affirmer sa différence et se situe sans équivoque en marge du prêt-à-écouter, comme en témoigne l'ironique « Conconne » : « J'ai poussé la chanteuse au fond de la falaise ° Et dans son dernier cri, pour la première fois ° J'ai ressenti l'émotion exprimée par sa voix ». Un peu vulgaire, un peu baveux, cultivant son côté sale qui n'est brouillon qu'en appa-



rence, Fred Fortin écrit des chansons qui ne ressemblent à rien et qui pourtant, viennent tout droit des racines du rock ou du country. La route ne mène nulle part, sauf à la « Dérape » ; les soirs de scotch n'enchantent pas comme ceux de Mistral et Dufault, mais servent à « faire fondre toute la slotch ° qui me gèle le cœur » (« Scotch ») ; les hommes, comme leurs chiens, s'ennuient et n'ont rien de mieux à faire que de se courir après la queue (« Robeur »). On ne saurait dire que l'univers de Fortin est réjouissant. Malgré cela, la dose d'énergie brute ou le spleen de sa guitare qui pleure le country est une sorte d'exutoire : Fortin, à défaut de décrire la beauté, sait la recréer dans ses aspects les plus sombres.

Pages blanches
Jim Corcoran
Audiogram, 2005

Une seule écoute suffit pour en être convaincu : *Pages blanches*, c'est du Jim Corcoran à son meilleur. Ses textes parlent de création, mais préfèrent la page blanche au feuillet trop bien rempli (« Éloge de la page blanche ») et recherchent le doute pour mieux fuir les certitudes (« Éloge du doute »). Il a un verbe bien à lui, avec ses conjugaisons et ses pronoms très personnels qui disent le rapport amoureux comme une tentative d'accord : il n'y a que Corcoran pour écrire « je me recommence » et « je nais d'un coup d'elle » (« Grâce à elle »), ou encore, en toute simplicité, « J'ai hâte à nous ° J'ai hâte à toi » (« J'ai hâte à toi »). Qui d'autre est capable de cet érotisme élégant que l'on entrevoit dès le titre dans « Si vous prenez mon vin, laissez-moi tacher vos lèvres » ? D'inspiration blues, country ou classique, la musique des *Pages blanches* met à l'honneur les guitares classiques et acoustiques – ce que Corcoran n'avait pas fait depuis le lointain *Têtu* – avec un grand bonheur, accentué encore par le support d'un ensemble de cordes pour plusieurs chansons. Corcoran se fait plaisir : il chante une chanson de Hank Williams, donne des mots à une musique de Jérôme Minière ou

une musique à des mots de Matthieu Chedid (M). Et son plaisir est contagieux parce que, malgré les remises en question qu'il contient, *Pages blanches* est un disque qui rend heureux.

Tom Poisson fait des chansons
Tom Poisson
Audiogram, 2004

Le premier disque du Français Tom Poisson n'est pas tout à fait convaincant. Au contraire de celui de Corcoran, il faut plusieurs écoutes pour se faire à cette voix particulière et à ces arrangements musicaux que l'on croirait écrits en 1972. Sur un ton qui n'est pas sans rappeler Gilbert Laffaille, Poisson livre néanmoins quelques belles chansons qui valent la peine qu'on s'y arrête, en particulier la première, touchante, en forme de lettre d'adieu d'un candidat au suicide : « Élisabeth Martin », l'objet des dernières pensées du narrateur, qui donne son titre à la chanson, est celle qui « a fait exploser un matin ° [son] cœur de p'tit garçon qui aimait pas l'école ». L'enfance est aussi ailleurs sur le disque, avec une chanson adressée à une petite fille (« Un manteau de toi », où une fillette chante une comptine au début et à la fin) ou avec cette autre encore qui adopte le point de vue d'un gamin espérant le retour de son père auprès de sa mère (« La prière au poulbot »). Si on en croit Poisson, le rôle du café ne serait pas à négliger dans les relations de couple : de l'amour rencontré autour d'une machine à café (« La machine à café ») au café matinal des amants (« Café », amusant renversement des stéréotypes, où l'homme se fait romantique et peu pressé, alors que la femme serait « obsédée ° par le désir de nous toucher »). L'univers de Tom Poisson est donc plai-

sant, mais malheureusement, l'environnement musical n'est pas à la hauteur, avec des sonorités dépassées, parfois quêtaines (ces shalala énervants dans deux chansons...), qui n'arrivent pas toujours à faire oublier les possibilités limitées de sa voix.

Métamorphose
Légaré/Longpré
Disques LL, 2005

En l'an 2000, Claude Légaré enregistrerait un premier disque en duo avec la pianiste Lucie Longpré (*Transparence*). Pour leur deuxième album, *Métamorphose*, ils ont eu la bonne idée de faire appel à d'autres musiciens pour habiller les chansons, toujours écrites (paroles et musiques) par Légaré : contrebasse, trompette, violon et batterie se joignent donc au piano de Longpré et aux guitares de Légaré. Celui-ci propose une série de chansons aux ambiances variées, encadrées par deux airs country : la belle chanson qui ouvre le disque, « J'ai mes yeux dans mes mains », a la gravité de son genre musical, alors que la dernière, « Country song », est une fantaisie rythmée sur le thème de la route. Ailleurs dominent les airs de jazz, se rapprochant parfois du blues, comme ce « Taxi » évoquant l'univers du polar. Les textes de Légaré sont soignés, habiles, et son sens de l'image s'ajoute à un travail efficace sur la sonorité des mots, comme en témoigne éloquentement la chanson « J'ai des mots » : « Des mots gris, des mots gras, des mots graves ° Que j'écris, que je crie à l'octave ». Les préoccupations sociales de Légaré sont toujours au rendez-vous, avec des chansons sur la vieillesse (« Un dimanche à la résidence »), sur la mort (« Métamorphose »), sur l'environnement (« Le merle »), sur notre difficulté à faire un choix entre la paix et la guerre (« J'ai mes yeux dans mes mains ») ou encore, avec humour, sur l'organisation sociétale qui nous transforme en porte-cartes (« Jeu de cartes »). Cette dernière chanson nous invite d'ailleurs à faire table rase des carcans que nous avons fini par nous imposer : « On brasse les cartes pis on r'commence ». Le nouveau disque de Légaré/Longpré est donc une belle réussite. La voix grave et chaude de Légaré sert bien ses textes ; et il sait passer d'une nécessaire gravité à un registre plus léger pour donner toute la portée voulue à ses chansons.

